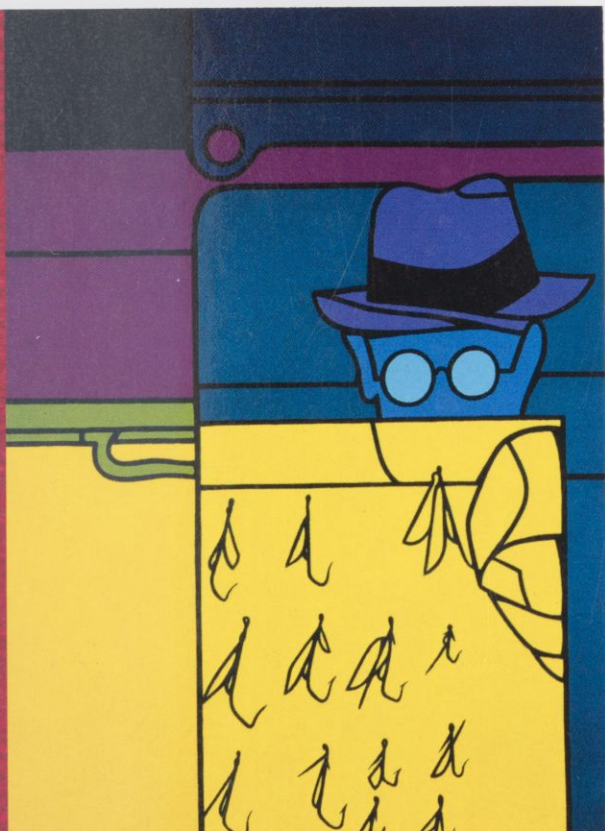


L 3.11

M5

1012

Evolution des courants
idéologiques
de 1789
à nos jours



Histoire des grandes idéologies

Florence Braunstein
Jean-François Pépin

vuibert

023330977

32

**Les courants
idéologiques
de 1789
à nos jours**

Histoire des grandes idéologies

**Florence Braunstein
Jean-François Pépin**

vuibert

D₂

1999 - 22682

Dans la même collection

Les Théories de l'art,
Philosophie, critique et histoire de l'art
de Platon à nos jours,
par Jean-Luc Chalumeau.

Introduction aux idées contemporaines en France,
La pensée en France de 1945 à nos jours,
par Jean-Luc Chalumeau.

La Littérature française aujourd'hui,
Essai sur la littérature française
dans la seconde moitié du XX^e siècle,
par Pierre Brunel.

Lire Keynes et le comprendre,
par Bruno Ventelou.

DL-29 09 1998 39376

Danger : Le photocopillage tue le livre.



Le photocopillage, c'est l'usage abusif et collectif de la photocopie sans autorisation des auteurs et des éditeurs.

Largement répandu dans les établissements d'enseignement, le photocopillage menace l'avenir du livre, car il met en danger son équilibre économique et prive les auteurs d'une juste rémunération.

En dehors de l'usage privé du copiste, toute reproduction totale ou partielle de cet ouvrage est interdite.

ISBN : 2-7117-8485-1

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (alinéa de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.



© Librairie Vuibert, septembre
20, rue Berber-du-Mets - 75647 Paris Cedex 13 - Site Internet : www.vuibert.com

Sommaire

Chapitre 1. Introduction	5
Chapitre 2. Les grands courants idéologiques libéraux et les nationalismes	25
Chapitre 3. Les grands courants idéologiques sociaux	83
Chapitre 4. Les grands courants idéologiques aujourd'hui : un état des lieux par les textes fondamentaux ..	137
Bibliographie.....	169
Tableaux synoptiques du monde contemporain	171
Table des matières	181



Sommaire

1	Table des matières
169	Tableaux synoptiques du monde contemporain
171	Bibliographie
177	un sur les lieux par les textes fondamentaux
182	Chapitre 4 - Les grands courants idéologiques récents par :
82	Chapitre 3 - Les grands courants idéologiques récents
28	Chapitre 2 - Les grands courants idéologiques récents
5	Chapitre 1 - Introduction



Chapitre 1

Introduction

1.1. Interrogations

1.1.1. Les idéologies en question

Peut-on encore parler d'idéologies ?

À la fin de la guerre froide, en 1953, quelques penseurs proclamèrent leur mort, les moins pessimistes leur fin dans les démocraties occidentales. Le thème de la « fin des idéologies » est récurrent dans notre histoire immédiate. Les idéologies petites bourgeoises, dénoncées naguère par R. Barthes, seraient-elles finies ? Finis, aussi, les grands débats entre marxistes et libéraux ?

Le citoyen serait-il donc devenu imperméable à toutes les formes de conditionnement ? L'effondrement des régimes communistes, à l'Est, depuis 1989, semble devoir annoncer une seconde fois leur mort. L'idéologie s'insinue partout, même son congé définitif est suspect d'idéologie. C'est un « malin génie » dont nous ne savons jamais s'il a été définitivement exorcisé.

Force est de constater, depuis quelques années, le vif intérêt suscité par ce thème et le besoin d'écrire à nouveau de nombreux ouvrages ¹. Loin de résoudre toutes les questions, l'idéologie est elle-même en question.

1. FAYE J.-P., *Le Siècle des idéologies*, A. Colin, 1996 ; ANGENOT M., *Les Idéologies du ressentiment*, éd. Xyz, 1996 ; FERNANDE R., *Histoire des idéologies au Québec*, Boréal, 1993 ; VOVELLE M., *Idéologies et mentalités*, Gallimard, 1992 ; DECONCHY J.-P., LIPIANSKY M., *Idéologies et représentations sociales*, éd. Delval, 1991 ; BOURDON R., *L'Idéologie*, Fayard, 1986 ; DUMONT F., *Les Idéologies*, PUF, 1974.

Pour prendre conscience de sa signification, il faut distinguer ce qui en définit l'essence même de ses composants sociaux, politiques, culturels. De même, faut-il la séparer de son champ d'action, de ses lieux de diffusion, de propagation, des institutions qui la concernent plus ou moins directement.

Si la nécessité d'une nouvelle problématique sur les idéologies est apparue, cela tient au fait qu'elles ne sont plus impliquées seulement dans le domaine des sciences humaines, mais aussi dans celui des sciences exactes. En effet, le rôle social de plus en plus important joué par les sciences fait qu'elles peuvent de moins en moins se passer d'une conscience. Selon quels critères vont être refusées ou acceptées de nouvelles techniques, de l'innocente fécondation *in vitro* aux dangereuses manipulations du clonage ? Au nom de quelles normes morales ou de quelles lois sociales ?

Après 1968, l'idéologie semblait régner parmi les concepts du politique pour autoriser une dénonciation générale : tout était idéologie, sans regard critique. Le problème résidait surtout dans la capacité des idéologies à investir de nouvelles formes, à muer de plus en plus vite, à se transformer. C'est en ce sens que le redécoupage du politique s'est fait sous la forme de courants idéologiques, recouvrant en même temps les mutations constantes du culturel et du social.

À partir de ces constatations, nous pouvons donner au mot « idéologie » plusieurs sens qui résument aussi bien son évolution chronologique que thématique, devenant synonyme d'un mode de vie.

1.1.2. Le mot et ses sens

Idea des Grecs, rendue par les latins sous le terme de « forme », désigne non les formes immanentes aux choses qui les spécifient en leur être et en leur agir, mais des formes « en dehors des choses »². Une idéologie, étymologiquement

2. BRETON S., *Théorie des idéologies*, coll. « Théorème », Desclée, 1964, p. 17.

« discours sur les idées », est donc une disposition d'idées reflétant une disposition des choses, un ordre du monde.

Cette définition implique autant le recours à un système organisé qu'une absence du hasard. Elle n'est pas, en quelque sorte, sans rappeler le monde intelligible des Anciens.

C'est le sens qu'aura le néologisme « idéologie » formé par Destutt de Tracy, en 1798. À la différence du mythe ou de l'utopie, il sous-entend un discours ordonné, raisonné sur les idées, qui s'applique à des croyances, des convictions propres à des sociétés, des classes sociales autorisant l'évaluation ou l'interprétation du monde en fonction de certains modèles.

Dans son livre, *Éléments d'idéologie*, il montre la nécessité d'une idéologie, partie de l'histoire naturelle comme base de toutes les sciences et des savoirs humains. Le postulat de base est repris des principes de Condillac qui tire l'origine des idées de la sensation. Cabanis et lui-même recevront le nom d'« idéologues », les désignant en tant que philosophes français inspirés par le sensualisme de Condillac. Leur idéologie reposait sur un rejet de la métaphysique au profit des sciences expérimentales. La finalité était d'arriver à une vérité, ou tout du moins, à l'une de ses expressions, le bonheur des citoyens.

Mais l'écart existant entre une chose définie par des facteurs sociaux, politiques, culturels, intellectuels et ce qu'elle peut représenter dans la réalité a contribué à lui donner un sens péjoratif, à renforcer celui de distorsion systématique de la connaissance. Peu d'années après la naissance du mot, Napoléon I^{er} lui confère son second sens, insultant sous l'appellation d'« idéologues » les porteurs de songes creux, désireux de propager par leurs idées un monde d'illusions. L'idéologie devint alors une abstraction ne reposant sur rien de réel et n'aboutissant à rien de pratique. Feuerbach et Marx reprendront ce sens dévalorisé pour désigner les croyances et préjugés par lesquels la classe dominante assure son pouvoir sur une autre.

La valeur péjorative donnée par Napoléon I^{er}, reprise et amplifiée, va provoquer une disparition presque totale du terme idéologie. Absent de la *Chamber's Encyclopedia* de 1955, de l'*Encyclopedia britannica* de 1964, il n'apparaît, dans les dictionnaires et encyclopédies français que sous son sens dévalorisé.

Il faut attendre le début des années 1960 pour assister au retour de son emploi, encore en qualité d'idées fausses, lorsque marxisme et capitalisme se lancent mutuellement l'anathème, accusant l'autre de cette « idéologie » trompeuse. Voilà pourquoi, aujourd'hui, le mot idéologie sert à désigner tout système d'idées exagérant son propre rôle dans la transformation et dans la construction de la réalité. Mais l'idéologie est apparue aussi comme une disposition des choses rangées en un système transparaissant dans une disposition des idées. À l'origine, le phénomène des idéologies prend naissance dans le contexte culturel et social de la Révolution française.

Un changement radical dans les mentalités venait de se produire. La conséquence en fut un appauvrissement continu des traditions, obligeant ainsi à chercher ailleurs d'apaisantes solutions. En effet, les sociétés du XVIII^e siècle ayant cessé de trouver un appui efficace dans la religion, dont l'autorité se dissolvait de plus en plus, se tournèrent vers d'autres discours crédibles.

Deux idées complètement nouvelles vont émerger de ces transformations sociales et s'imposer désormais : la normalité de tout changement politique et la souveraineté morale du peuple. Si, aujourd'hui, admettre que les idéologies sont aussi des productions sociales est devenu une évidence, il faut y voir le résultat des hypothèses conjuguées des auteurs des siècles précédents tels Kant, Hegel, Marx, Pareto, Mannheim, Durkheim, Comte et bien d'autres.

Nous considérons moins, aujourd'hui, que les idéologies ne puissent avoir un sens que par rapport à une époque précise. Elles sont davantage entrevues comme un mode de vie applicable

à n'importe quelle époque comportant des variantes pouvant être transformées en constantes.

La part d'utopie et de rêve, de désir de faire naître une société future, plus juste, plus humaine, plus respectueuse des droits a fait que nous leur attribuons aussi le sens de valeurs, de représentations d'attitudes, liées plus ou moins à des pratiques politiques. Elles apparaissent même comme des faits sociaux spontanés ou surgis à des moments précis que nous avons pu suivre de façon continue. Ainsi, ont émergé les idéologies du sport, de l'argent, du corps. Si nos démocraties, aujourd'hui, sont menacées, ce n'est pas par l'anarchie ou par une autre forme de politique, mais par l'apathie, l'esprit grégaire ou l'ère du vide³.

1.2. Idéologies et valeurs

1.2.1. Avant la Seconde Guerre mondiale

Quelle que soit la définition apportée au mot idéologie, leur point commun est avant tout que c'est « un système d'interprétation du monde qui implique un ordre de valeurs »⁴.

Pour recueillir des suffrages, les individus ou les groupements qui font la politique sont obligés de se référer à des idées plus vastes que l'intérêt personnel. Ceux pour qui les grandes idées ne sont qu'un moyen doivent rejoindre ceux pour qui elles sont le sens même de la politique. L'importance de ces idées est de refléter les aspirations, les croyances du plus grand nombre d'hommes. Elles se rattachent aux efforts de la pensée philosophique qui, à partir de réflexions sur les fins de l'humanité, définit les moyens d'y parvenir.

3. LIPOVETSKY G., *L'Ère du vide ou Essai sur l'individualisme contemporain*, Gallimard, 1983.

4. ARON R., *L'Opium des intellectuels*, Gallimard, 1968, p. 375.

C'est de celles-ci que naissent les grandes valeurs et les idéologies qui tentent de les regrouper en systèmes cohérents. Pourtant, certaines valeurs apparaissent comme dissidentes à la morale traditionnelle, telles la guerre, la force, la race, parce que considérées comme des principes en soi.

D'autres, au contraire, constituent les cadres dans lesquels des buts comme la liberté, l'égalité, la justice doivent être atteints, ou les moyens de les atteindre : la famille, le peuple, la civilisation, la religion, la culture, etc.

Chacune d'entre elles s'entoure d'une philosophie qui les justifie. Mais comme elles se recourent, se contredisent, il devient nécessaire de les coordonner. C'est là qu'intervient le rôle des idéologies et que se forment des tendances, plus complexes, moins évidentes que les valeurs de base, mais qui deviennent à leur tour des valeurs : ainsi par exemple, le socialisme, le communisme, le libéralisme, la démocratie, etc.

Un bref historique de l'évolution des idéologies depuis les années 1930 permettra de mieux cerner quelles valeurs furent en hausse ou en baisse. L'idéologie se développe alors sur un terreau d'inquiétude et les années 1930 et 1940, avec l'héritage de la Grande Guerre, des crises de 1920 et 1929, le début du second conflit mondial y sont plus que favorables.

En baisse, le libéralisme est victime de la crise économique mondiale, du remplacement des mécanismes du marché par l'économie dirigée, de l'individualisme par le corporatisme. La démocratie ne parvient à se maintenir qu'en France et dans les pays anglo-saxons. Entraîné vers une chute rapide, le socialisme est dépassé par le communisme, révolutionnaire, et l'extrême droite populiste. En revanche, les idéologies autoritaires, dont le communisme stalinien, sont en plein essor, fondées sur le sens de la discipline et du dévouement, la force de l'action collective dans la solidarité. Les principes d'ordre et d'autorité, des nécessaires hiérarchies, de la race, de l'homme fort se mêlent au nationalisme

pour l'installation des dictatures. Au sein d'une Europe autoritaire, fascisme et nazisme mettent en œuvre le totalitarisme appuyé par l'idéologie de masse, dont l'issue inéluctable est la guerre totale.

Après 1945, le totalitarisme soviétique s'impose à l'Est, au nom du droit des vainqueurs, cependant que l'Ouest retourne au libéralisme, à la démocratie sociale ou chrétienne.

À l'intérieur de ces cadres, vont apparaître de nouveaux mythes, de nouvelles valeurs fondés essentiellement sur des principes d'ordre et d'autorité, adaptés à une société qui entre dans la modernité en reculant. L'entente qui se fait sur la plupart des valeurs et le désaccord qui surgit lorsqu'il s'agit de les mettre en pratique proviennent évidemment de ce que chacun, sous les mêmes mots, place des choses différentes. En effet, chaque valeur dans la vie politique permet des interprétations divergentes et contradictoires. En outre, beaucoup d'entre elles apparaissent inconciliables dans l'application.

Ainsi était exalté **le mythe de la patrie**, alimenté par le nationalisme de Barrès et de Maurras et l'internationalisme des communistes à partir de 1936. Si ce mythe, pour le citoyen, semble au regard de l'histoire, qu'il s'agisse de la patrie pour la France de cette époque ou de la patrie pour les sudistes américains, une des valeurs les plus évidentes qui soient, sa conception n'en est pas pour autant uniforme. D'abord, parce que certains, ne participant pas aux devoirs que la patrie impose, ne la reconnaissent pas en tant que valeur. D'autres, au contraire ne l'envisagent que comme protectrice de leurs biens, mais sont prêts à l'abandonner si les profits qu'ils en tirent s'amenuisent. Certains, à la différence du gouvernement, n'en voient pas les intérêts. Enfin, on trouve encore ceux pour qui le mot patrie n'évoque qu'un régime politique, un idéal. Toutefois, si l'idéal patriotique demeure, les doutes, les avis différents finissent par atteindre le sens même du mot patrie.

Une analyse du **mythe du peuple** en montre les mêmes limites. Le mythe du « *vox populi, vox dei* », les épigones de Michelet, de Lamennais sont toujours présents. Le populisme en littérature s'est davantage apparenté à une tendance qu'à une école. Lancé avant la guerre par Mounier et repris en 1945 par Sartre, le mot engagement, après 1945, oblige à régler toute action en fonction des services rendus à la communauté. Ceux qui tentent de penser en dehors des contraintes collectives sont réduits au silence. Gide est l'exemple type de l'intellectuel garant de l'idée républicaine avec Alain, et Giraudoux, de la liberté individuelle.

Le mythe de la race est alimenté par le déclin de la démographie, la montée des extrémismes, la peur des étrangers. En matière de racisme, ou d'ailleurs de sexisme, les résultats fournis par la science importent peu. C'est avant tout une affaire sociale qui ne recule pas face à l'accumulation de preuves apportées par des démonstrations scientifiques. Son origine ne relève pas du seul domaine de la politique ou de l'économie.

En Allemagne, le principal vulgarisateur de cette doctrine sera le philosophe K.F.K. Gunther, représentant de « La science nordique », société fondée en 1921 à Lübeck. Rattachée au service de Rosenberg en 1933, elle aura pour but de promouvoir « l'idée nordique » au sein des élites et la Scandinavie comme « terre des ancêtres ».

Nous pouvons encore mentionner **le mythe du retour à la nature**. Le parti vert a été créé en 1927 et le premier congrès a eu lieu à Paris deux ans plus tard. Le monde paysan était alors un monde à conquérir par les marxistes ou des écrivains, tel J. Giono, qui faisaient l'éloge de la vie paysanne en tant que valeur parce que proche de la nature.

Avec **le mythe de la décadence** de l'Occident, Valéry, Spengler, alimenté par le nihilisme de Heidegger, provoquent le temps du doute et des incertitudes.

Ernst Cassirer, dans *Le Mythe de l'État*⁵, a montré que ces formes mythiques propres aux systèmes totalitaires sont l'expression d'un retour, d'un réveil de « ces monstres mythiques » devenus pour le besoin de la cause « des armes politiques ». Loin de se livrer à une dénonciation du pouvoir étatique, ainsi que le titre pourrait le laisser penser, l'auteur entrevoit avant tout l'État comme le moyen d'organiser rationnellement la vie politique. L'expression « mythe de l'État » désigne le renversement même du mythe d'État. Sa thèse s'inscrit dans le cadre d'une explication où est déterminant le pouvoir des idées, de l'imaginaire, précisément des mythes et des idéologies comme de l'idéal et des valeurs.

Mais accorder un caractère prétendument scientifique à l'idéologie permet-il à la fois d'expliquer le passé, le présent et de prévoir l'avenir ? Devrait-on écrire *idéo-logie* pour souligner que c'est la logique propre d'une idée qui devient un instrument scientifique et de légitimation universelle ?⁶

1.2.2. Des années 1950 à 1990

Selon J.-M. Domenach⁷, nous retrouvons le sens second de l'idéologie, phénomène falsificateur, dont on peut, dans un contexte historique, trouver une utilité par un traitement de ses influences : « L'idéologie cohère ce qui semble incohérent, pervertit ce qui semble bon et falsifie ce qui semble vrai. Mais, ce faisant, d'une part elle confère aux idées une possibilité d'agir sur le réel, d'autre part elle révèle une inspiration cachée, ce par quoi précisément des idées peuvent être attirées dans d'autres directions et servir d'autres desseins que ceux qu'elles proclament. L'idéologie établit des rapports entre une théorie, des symboles,

5. CASSIRER E., *Le Mythe de l'État*, Gallimard, 1993.

6. ARENDT H., *Le Système totalitaire*, Seuil, coll. « Politique », 1972, p. 216.

7. DOMENACH J.-M., « Le grand chambardement », in *Magazine littéraire*, n° 239-240, mars 1987, p. 24.

des mots, et d'autre part des individus et des groupes ; on ne peut donc en traiter qu'à l'intérieur d'une configuration historique qui l'influence et qu'elle influence. »

Les années 1950 et 1960 vont de l'humanisme révolutionnaire à la proclamation de la mort de l'homme. L'horreur des camps de concentration et d'extermination nazis provoque un retour en force de l'humanisme, il faut défendre l'homme de toute dégradation possible. Le fondement commun des mouvements de pensée de l'après-guerre est l'antifascisme. C'est la période de « l'engagement » selon le mot d'avant-guerre de Mounier. Cet engagement se fait au service d'une communauté, d'une « Église », qu'il s'agisse de celle des chrétiens ou des marxistes. Le Bien s'oppose au Mal, dans une contradiction : afin de mieux libérer le sujet, on le plie aux appareils idéologiques sous peine d'exclusion, ainsi que le note J.-M. Domenach : « Toute condamnation par le comité central du parti, ou par les petits comités intellectuels, est ressentie comme un arrêt de mort. » La guerre froide fige les antagonismes en les exacerbant.

À la fin des années 1950, avec le développement de la société de consommation et du spectacle, une distance évidente sépare la masse des groupes idéologiques, le bien-être individuel devient la valeur, les sciences de l'homme décloisonnent l'idéologie en l'étudiant sous ses multiples aspects. Avec Lévi-Strauss, les valeurs, la culture réintégrée à la nature, sont relativisées. La vérité semble sur le point de disparaître et avec elle, les humanistes. Pendant les années 1955, les idéologies sont investies par les sciences humaines et contribuent à redessiner l'image d'une société qui ne correspond pas à l'idée que l'on s'en fait. Au fur et à mesure que les sciences et les techniques se développent, une nouvelle forme de savoir s'impose, mettant de côté la rhétorique. Le doute radical à l'égard de la capacité de la pensée à modifier le réel ouvre la voie à l'idéologie, aux utopies de 1968, à la quête d'une société conviviale, sans dogmes.

Pour G. Balandier ⁸, l'avant 1968 est marqué par l'ère de la scientificité, de l'économisme, de la technique qui prévaut sur la politique. Les événements de 1968 bouleversent cette image par l'affirmation du droit à la différence, à l'imagination, à la singularité. Les années 1970 amènent le doute, les désillusions du progrès, la croissance continue inquiète, on prône la « croissance zéro ». La crise économique s'installe ensuite, favorise le repli identitaire, le narcissisme, la consommation du « prêt à penser » culturel, aussitôt rejeté pour une autre nouveauté, l'essor des nouvelles religiosités.

L'image du savant se modifie, la science hégémonique s'efface au profit du doute, le producteur de certitudes durables se mue en fournisseur de résultats précaires. La mise en question du savoir conduit à la recherche d'une méthode de la connaissance, confrontée à une fragmentation. Les savants se tournent vers la philosophie pour donner une nouvelle représentation du monde : « François Jacob et Henri Atlan, en traçant l'espace de la science, les limites du monde objectif, définissent les espaces où le mythe, l'idéologie, l'éthique permettent à la raison de s'exercer autrement et au sens de la vie et de la mort d'être dit inlassablement. »

La biologie, la sociobiologie acquièrent une place centrale dans les préoccupations de l'homme, en raison des bouleversements de la génétique qui l'interrogent sur sa propre nature, mais aussi dans la prétention à fonder un nouveau discours sur l'inégalité. L'homme devient « fabricable », là où il se croyait seulement « programmable » par les forces socio-culturelles. L'informatique confronte l'homme à l'ordinateur, à l'automate utilisant une intelligence artificielle, sorte de « chaînon manquant » entre les choses et l'homme.

8. BALLANDIER G., *Magazine littéraire*, op. cit., p. 25-27.

La multiplication des médias, des images, maintenant de synthèse, issues d'un univers totalement virtuel, replace la culture et la connaissance dans un système de connexions, de réseaux, à l'échelle planétaire. La simulation non seulement concurrence, mais l'emporte sur le réel, devenu, selon Jean Baudrillard, « un grand corps inutile », avec le risque pour l'homme d'être réduit à son image. L'anthropologie semble à même, par la reconnaissance de l'autre, son acceptation, de permettre à l'homme de ne pas se perdre, de ne pas être pour lui-même un inconnu.

1.3. Quel avenir pour les idéologies ?

1.3.1. Modernité et individu

Les idéologies sont indissociables du concept de modernité⁹. Notre propos n'est pas de savoir à partir de quel moment exactement nous pouvons parler de modernité, mais plutôt ce qui la définit. Elle commencerait bien avant la Révolution française et se déroulerait en plusieurs étapes dont la dernière aurait commencé aux alentours des années 1960.

La modernité se caractérise par l'abandon progressif des formes traditionnelles du politique et par l'émergence de préoccupations davantage tournées vers la culture et la morale. L'individu est devenu le centre de ses préoccupations. Représentative de cette nouvelle orientation, l'écologie révèle le besoin de respecter la nature, de modifier le rapport des hommes entre eux, de réajuster la politique par rapport aux données des sciences contemporaines. De là est née l'écologie politique.

Alors que l'histoire contemporaine nous avait habitués jusqu'alors aux longues durées de l'évolution, désormais, elle doit saisir des faits quotidiens, des *arts de faire*¹⁰ dont la caractéris-

9. BAUDRILLARD J., article « Modernité », *Encyclopædia Universalis* et DOMENACH J.-M., *Approche de la modernité*, École polytechnique, éd. Ellipses, 1986.

10. CERTEAU M., *De l'invention du quotidien*, Gallimard, 1990.

tique peut être l'extraordinaire ou l'éphémère. L'individu a donc dû apprendre à vivre dans un univers extrêmement mobile. La plupart des individus, non préparés, le ressentent comme un malaise, une forme d'inquiétude où le devenir est en avance sur les idées.

La nouveauté est que si ce fait existait auparavant à l'échelle cosmique ou historique, aujourd'hui, il se produit sous nos yeux et devient un fait banal de notre expérience quotidienne. Mais ce qui a changé, surtout, c'est tout le système de valeurs qui réglait nos comportements quotidiens, non seulement l'esthétique, mais aussi l'éthique, le sacré et, avec eux, la possibilité de vivre chaque jour. Contrairement à une opinion fréquemment émise, notre société n'a pas perdu ses valeurs ; bien au contraire, c'est une véritable « foire aux valeurs » qu'elle offre. Chacun peut s'emparer des images, symboles, appartenances de son choix. Mais ce qui fait radicalement défaut, c'est un ordre symbolique permettant de structurer ces fragments culturels épars, pour, ensuite, leur donner une cohérence intellectuelle, affective ou imaginative.

Les sociétés précédentes comportaient, regroupés dans un même univers, l'individu, la société, la matière, selon un ordre symbolique qui lui était propre. La dépossession religieuse a intégré le monde des vivants au sein de l'ordre naturel et placé l'homme dans une posture symbolique d'appartenance à l'ordre du cosmos. L'émergence de l'État a bouleversé cette mise en place millénaire et a abouti au « désenchantement du monde », selon M. Weber, quand il se réfère aux sociétés capitalistes, ou, selon M. Gauchet, quand il insiste sur le pouvoir fondamental du religieux dans l'histoire du monde.

La conséquence fut que le système des rapports entre les ordres de la réalité devint problématique.

De là, découle l'attitude de l'individu qui, constatant un hiatus entre les apparences et la vraie réalité, a privilégié un mouve-

ment de retrait sur lui-même. Les réponses qu'il se donne vont osciller entre l'affirmation et la négation de soi, simultanément et contradictoirement, dans un mouvement qui, en chacun de ses extrêmes, peut conduire à franchir un seuil pathologique.

L'individu fuit sa solitude dans la psychose, entre exaltation et dépossession, entre la certitude paranoïaque d'être le seul et le centre de tout et le travail schizophrénique d'effacement de soi. Parce que l'idéal du moi dans notre société est très exigeant et l'estime qu'il a de lui souvent inexistante, l'homme moderne a dû adapter sa conduite proportionnellement à l'écart existant entre ces constatations. L'extraversion étant seule valorisée, il a cherché à travers son corps le moyen de s'auto-valoriser, le moyen d'échapper à la banalisation. Le corps est ainsi devenu d'abord un moyen de perfectionnement social, un moyen de culture, puis une idéologie.

Enjeu de cibles sociales, économiques et politiques, il a permis à son tour au sport d'accéder au rang de véritable « idéologie nationale ». Nous sommes entrés dans « l'ère des possibles » et tout comportement d'adaptation face à la culture ou aux loisirs se fait d'instinct sans répondre à des besoins précis. Nous assistons à l'apparition de « zapping » dans tous les domaines, où tout est essayé dans un temps limité. Ce qui détermine la continuité d'un choix est donc l'instinct et ne correspond plus nécessairement à des besoins précis. Il est tout autant le produit du rationnel que de l'imaginaire.

Massefoé¹¹ en est venu à avancer l'hypothèse suivante : la tribalisation de nos sociétés. Il part du principe que la vie sociale ne s'organise plus selon les principes qui ont permis de façonner la modernité. Au contraire, tout s'organise à l'échelle individuelle. À l'idéal démocrate caractéristique de cette modernité prôné par H. Arendt s'est substitué un idéal communautaire. Rien n'est dicté, rien ne provient de l'institution, tout repose sur l'affectif, sur l'instinct.

11. MASSEFOÉ M., *Le Temps des tribus*, Gallimard, 1988.

Nous assistons à un véritable « bricolage idéologique » dont la finalité est de constituer une protection contre l'hostilité extérieure, ce que ne fait plus l'État. Il y a une véritable appropriation, tant du point de vue social que culturel, de ce qui a pu représenter une valeur. Ce système a été facilité par la montée de l'individualisme et du narcissisme. La banalisation de l'individu n'est apparue qu'après une phase de syncrétisme où tous les systèmes de connaissance, de pensée et d'action ont été mélangés. L'importation des grandes religions asiatiques, la déconstruction des modes intellectuels et artistiques en ont été les premiers signes avant-coureurs.

Le décousu, le manque d'unité, l'absence de hiérarchie, la perte de normes identificatrices de cet œcuménisme culturel ont conduit l'homme moderne à trouver lui-même ses propres solutions. Le désir de nier ses anciennes valeurs a abouti à une mise en valeur de sa personne dans un monde qu'elle n'intéresse plus.

1.3.2. Peut-on vivre sans idéologie ?

Afin de répondre à cette question sur une possible fin réelle des idéologies, nous nous appuyerons sur deux textes fondamentaux ; le premier de Gramsci, affirme l'impossibilité de se projeter dans le futur, pour savoir si la société communiste réalisée connaîtra encore l'idéologie ou non ; le second, d'Althusser, répond que même une société communiste aura besoin d'une idéologie, « représentation du monde ».

La transparence des rapports sociaux et la fin des contradictions conduiront-elles à vivre sans idéologie ?

« Toutes les philosophies (les systèmes philosophiques) qui ont existé jusqu'ici ont été la manifestation des contradictions intimes qui ont déchiré la société. Mais chaque système philosophique considéré en lui-même n'a pas été l'expression consciente de ces contradictions, puisqu'une telle expression ne pouvait être donnée que par l'ensemble des systèmes qui luttaient entre eux. Chaque philosophe est, et ne peut pas ne pas être convaincu

d'exprimer l'unité de l'esprit humain, c'est-à-dire l'unité de l'histoire et de la nature ; et, en fait, si une telle conviction n'existait pas, les hommes n'agiraient pas, ne créeraient pas de nouvelle histoire, les philosophies ne pourraient devenir " idéologie ", ne pourraient prendre dans la pratique cette dureté de granit, fanatique, des " croyances populaires " dont l'énergie équivalait à celle des " forces matérielles " ».

Hegel représente, dans l'histoire de la pensée philosophique, une œuvre à part, puisque, dans son système, d'une manière ou d'une autre, même dans sa forme de " roman philosophique ", on réussit à comprendre ce qu'est la réalité, ce qui veut dire qu'on a dans un même système et chez un seul philosophe cette conscience des contradictions qui auparavant ne pouvait naître que de l'ensemble des systèmes, de l'ensemble des philosophes, qui polémiquaient entre eux et montraient les contradictions qui les opposaient.

En un certain sens [...], la philosophie de la praxis ° est [...] une philosophie libérée (ou qui cherche à se libérer) de tout élément idéologique unilatéral et fanatique, c'est la pleine conscience des contradictions, où le philosophe lui-même, individu ou groupe social tout entier comme élément de la contradiction, élève cet élément à un principe de connaissance et par conséquent d'action [...].

Mais si la philosophie de la praxis est, elle aussi, une expression des contradictions historiques, et qu'elle en est même l'expression la plus complète parce que consciente, cela signifie qu'elle est, elle aussi, liée à la " nécessité " et non à la " liberté ", qui n'existe pas et ne peut encore exister historiquement. Si donc on démontre que les contradictions disparaîtront, on démontre implicitement que disparaîtra, c'est-à-dire que sera dépassée la philosophie de la praxis elle-même : dans le règne de la " liberté ", la pensée, les idées ne pourront plus naître sur le terrain des contradictions et de la nécessité de lutter. Actuellement, le philosophe (de la praxis) ne peut que formuler cette affirmation générique, et ne peut aller au-delà : il ne peut en effet s'évader de l'actuel terrain des contradictions, il ne peut affirmer, autrement que d'une manière générique, un monde d'où auraient disparu les contradictions, sans créer immédiatement une utopie. »

A. GRAMSCI, *Œuvres choisies*, trad. G. MOGET, éd. Librairie Rousseau, p. 101-102.

° C'est-à-dire le marxisme.